

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

177-178 | 2006

Chanter, musiquer, écouter

Culture et cognition

Les premières anthropologies de l'Aufklärung

Jacques Galinier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21791>

DOI : 10.4000/lhomme.21791

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 497-504

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jacques Galinier, « Culture et cognition », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21791> ; DOI : 10.4000/lhomme.21791

Culture et cognition

Les premières anthropologies de l'*Aufklärung*

Jacques Galinier

LE RETOUR DE KANT dans l'histoire de l'anthropologie est une bonne nouvelle pour une épistémologie en crise. Il l'est aussi pour des figures mal connues parmi ses contemporains, qui témoignent de l'effervescence intellectuelle de cette époque, comme par exemple les discussions autour de questions aussi fondamentales, dirions-nous aujourd'hui, que celle des chaînes causales reliant affects et cognition, percepts et concepts, physiologie et psychologie, sciences de la vie et sciences de la société. Deux livres, bien que fort différents dans leur esprit, dans leur méthode et dans le champ épistémique balayé, témoignent des avancées outre-Rhin à la fin du XVIII^e siècle.

John Zammito, historien américain, est un spécialiste reconnu de Kant. Son dernier ouvrage, *Kant, Herder, and the Birth of Anthropology*, vient donc à son heure. Au premier chef, parce qu'il permet de réhabiliter le Kant géographe, théoricien de l'origine et de la distribution des races, domaine dans lequel le penseur de Königsberg a enseigné durant toute la seconde moitié de son existence¹. Ensuite, parce qu'il s'intéresse aux combats que Kant a menés contre les premiers grands maîtres de notre discipline, notamment contre Herder. C'est pourquoi Zammito s'efforce de démontrer comment la première anthropologie de Kant doit être décryptée par rapport à celle de l'auteur des *Kritische Wällder*, dont il invite ce faisant à repenser l'œuvre hors normes.

1. Cf. Raphaël Lagier, *Les Races humaines selon Kant*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

À propos de John Zammito, *Kant, Herder, and the Birth of Anthropology*, Chicago, University of Chicago Press, 2002, et de Hans-Peter Nowitzki, *Der Wohltemperierte Mensch : Aufklärungsanthropologien im Widerstreit*, Berlin, De Gruyter, 2003 (« Quellen und Forschungen zur Literatur- und Kulturgeschichte » 25).

Le livre est construit sur un va-et-vient entre les deux figures emblématiques, mais en concédant une place centrale à Kant. La première étape restitue son parcours durant la période de jeunesse, à la fois dans ses rapports à l'*Aufklärung* et à la philosophie de l'école leibniz-wolffienne. Une période marquée par la crise identitaire du Kant *magister*, en quête de la construction d'un discours *sui generis* sur l'anthropologie, cela jusqu'à l'amorce du « tournant critique », ce point de rupture rappelé à l'envi par la vulgate dix-huitiémiste, et dont Zammito relativise, à juste titre, la portée. C'est de fait la grande leçon qui se dégage de cet ouvrage. Il part du constat selon lequel l'*Aufklärung* ne peut être comprise sans la référence à la dispute entre Kant et Herder, qui allait décider de l'orientation de la pensée anthropologique du premier, comme *Schriffsteller*, pédagogue, et comme « philosophe populaire ». L'auteur invite donc à abandonner la thèse convenue d'une césure entre le premier Kant – précritique – et le second, magnifiée, encensée par l'histoire des idées, pour mieux redessiner la figure émergente du maître de Königsberg sur fond de malaise dans l'*Aufklärung*, mais aussi en pleine crise de l'Université, écartelée entre l'appareil d'État et les élites éclairées, *die gebildeten Stände* (p. 29). Cette crise qui atteint Kant de plein fouet guidera son destin professionnel, ses relations avec l'école des leibniz-wolffiens, prouvant à quel point il était le produit de la culture philosophique du milieu du XVIII^e siècle. En effet, si la nouvelle configuration de la logique s'inscrit dans la lignée de Locke d'un côté et de Port-Royal de l'autre, la distinction entre psychologie rationnelle et psychologie empirique montre clairement comment Kant se loge, en quelque sorte, dans le programme de la métaphysique et de la psychologie empirique de Wolff... dont il se débarrassera après le tournant critique, considérant l'invention d'une psychologie rationnelle comme relevant d'un absurde paralogisme.

John Zammito réévalue l'importance de la géographie physique de Kant – déconsidérée par la postérité au prétexte que notre penseur n'avait jamais quitté les rives du Pregel – mais aussi l'œuvre de Mendelssohn, « the most elegant exposition of an updated Wollfian approach », orthodoxie à laquelle résistera Kant. C'est encore la transition des années 1760 dans la vie de Kant que l'auteur interroge, lorsque ce dernier était déjà le « gallant magister » mais pas encore la figure clé de l'*establishment* intellectuel prussien. Peut-être le moment où, selon le jugement lapidaire de Heller, se produit « un processus de mécanisation de la vie extérieure de Kant pour le bien de sa vie intérieure » (p. 87). Au passage, Zammito rappelle à quel point l'influence de Rousseau a été décisive – le langage de la dénonciation de la science chez Kant est clairement celui du Genevois – et comment son enthousiasme a contaminé ses cours, suivis par le jeune Herder. La pensée d'un Rousseau, qui aurait littéralement « ensorcelé » Kant, est déchiffrable dans les *Observations sur le beau et le sublime*, et le constat, comme chez Jean-Jacques, que parvenir à civiliser l'homme était au-dessus des moyens de ce dernier.

Rappelons que Königsberg, bien plus que Berlin, était alors devenue, comme *Weltbürgerrepublik* – selon la juste formulation de Manthey –, le centre de l'*Aufklärung*... en partie sous l'effet de l'occupation russe, qui allait faire se craqueler un édifice social plutôt rigide, mais aussi par l'ouverture au commerce

international, contexte dans lequel s'épanouira l'amitié durable entre Kant et le marchand anglais Green². Zammito n'oublie pas d'ouvrir le dossier complexe des relations de Kant avec les femmes, de ce vibrant *socialite*, en citant le sublime chiasme (apocryphe ?) : « Quand j'avais besoin d'une femme, je ne pouvais pas la nourrir, quand je pouvais en nourrir une, je n'en avais plus le besoin ». Certes, on connaît les rapports énigmatiques entretenus par l'auteur de la *Critique de la raison pure* avec la comtesse de Keyserling et Maria Charlotte Jacobi, les deux déjà mariées, mais l'on reste au stade des spéculations quant à leur influence sur sa philosophie. Accordons-nous sur l'idée que, pour Kant, le sexe était une chose dangereuse, et l'« amour voluptueux » (*wollüstige Liebe*) à éviter. Pour Zammito, les choses sont claires : le refoulement était le prix à payer pour la construction de l'œuvre.

John Zammito s'intéresse à un kantien de l'année 1765, à savoir Johann Gottfried Herder, se demandant combien de temps il le serait resté ; ce jeune Herder dont Kant avait très tôt décelé le génie, et qu'il orientera vers la lecture de Rousseau et de Hume. Toute la trajectoire philosophique de Herder porte la trace de la pensée kantienne, mais on ne saurait la réduire à celle-ci. L'influence la plus forte exercée sur Herder demeure sans conteste celle de Hamann, les deux s'accordant sur le rejet des « abstractions vides ». Herder, reconnaît Zammito, a développé sa propre pensée philosophique, grâce à la puissance et à l'indépendance de son esprit : dans cette épreuve de force, son idéalisme sensualiste s'appuyait sur une méthode renvoyant la sensibilité à une dimension expressément empirique, de laquelle devaient émerger tous les concepts. Si la pensée herdérienne est celle d'un esthéticien – embrassant en même temps les autres arts, la littérature, l'histoire et la philosophie –, on lui doit une conception génético-historique du langage, ébauchée à l'époque de Riga. C'est durant cette période que se construit l'agenda de Herder pour l'anthropologie de la fin du XVIII^e siècle, dans laquelle il installe directement la philosophie en position ancillaire par rapport à une anthropologie qui prendrait en compte les genres (*Gattungen*) des sociétés étudiées, déjà le point de vue indigène en quelque sorte.

La crise de l'identité professionnelle chez Kant est abordée par une relecture de cet ouvrage énigmatique, *Les Rêves d'un visionnaire* : un texte dans lequel se dessine l'influence du Hume épistémologue (dont la réception passe encore par Herder), sans oublier l'« embarrassante » fascination de Kant pour Swedenborg. Atteignant cette zone trouble de la pensée, révélée par un ouvrage considéré comme un modèle de « pensée antidogmatique », Zammito n'hésite pas à franchir

2. Dans un élégant essai, retraçant l'histoire de la ville à travers ses figures majeures, Jürgen Manthey replace la Königsberg du XVIII^e siècle au centre même de la vie intellectuelle en Prusse, éclairant le statut d'un Kant devenu star de la vie de salon. Manthey explique de quelle manière cette ville s'est enrichie au contact d'une aristocratie russe imprégnée de culture française, pendant les quatre années durant lesquelles elle était passée sous l'autorité de la Russie, de 1758 à 1762 (cf. Jürgen Manthey, *Königsberg: Geschichte einer Weltbürgerrepublik*, München, Hanser, 2004). Un tableau de Soyockina et Gracov, conservé au Kantmuseum de Kaliningrad, statue un Kant conférencier, s'adressant à un aréopage d'officiers russes sous le charme.

le pas en démasquant les conceptions kantienne de la folie. Ce qui conduit l'auteur à souligner l'érotisation, confessée par Kant lui-même, de sa relation à la métaphysique, qu'il renvoie à la propre abstinence sexuelle de celui-ci. Concédonsons que *Les Rêves d'un visionnaire* posent véritablement le problème de la limite entre ironie et raisonnement philosophique, mais c'est aussi un livre qui met en scène un mode très particulier de réflexion sur le *mind/body problem*, le rêveur étant chez Kant celui qui enveloppe – « unwittingly » – des constructions mentales dans des percepts (p. 205). En fait, il s'agit d'un texte rejeté de toutes parts, et à commencer par Mendelssohn en personne ! On adhérera ici à l'argumentation de Zammito pour lequel les historiens auraient trop interprété le tournant critique d'un point de vue « interne », c'est-à-dire comme une coupure dans l'argumentation philosophique, sans prendre en compte un point de vue « externe », permettant de décortiquer les hésitations de Kant par rapport à son statut professionnel, et de considérer la division entre le programme en métaphysique et l'agenda en anthropologie, élaboré sur fond de dispute avec Herder (p. 219).

Retournons sur la constitution du discours anthropologique. John Zammito rappelle la dette des penseurs allemands vis-à-vis de la pensée française (Buffon, Maupertuis, Diderot) et britannique (Bacon, Locke, Hume), en soulignant l'énorme influence de la psychologie empirique, mais aussi de quelle manière se sont conjugués le modèle médical de la psychologie physiologique, le modèle biologique de l'âme animale, le modèle pragmatique ou conjectural de la théorie historico-culturelle, le modèle psychologico-littéraire du « nouveau roman » (chez Goethe surtout) et, enfin, le modèle philosophique de la psychologie rationnelle (pp. 220-221). Le tout convergeant vers une science unitaire, englobant la question du rapport corps/esprit, de la nature humaine et une discipline littéraire de la connaissance de l'homme. De fait, ce sont les « médecins philosophes » qui vont décider de l'essor de l'anthropologie germanique au milieu du siècle (notamment les Unzer, Struve et Krüger), sans compter le programme radical de Göttingen tourné vers une recherche empirique portant sur l'expérience humaine. Ses représentants, Feder et Meiners, vont s'attaquer à la philosophie kantienne, surtout après le *critical turn*, tout comme le fera Platner, influencé par les modèles neurophysiologiques, en recherchant l'âme dans le cerveau : logique et psychologie seraient inséparables, position endossée aussi par Herder, mais insupportable pour Kant. De fait, Herder et Platner, et non le père du criticisme, deviendront les deux plus grandes figures de l'anthropologie empirique germanique au XVIII^e siècle.

On le voit, Zammito est contraint, par des raisonnements circulaires, de revenir une nouvelle fois à Herder. L'émergence du discours anthropologique sera pour celui-ci, bien plus que pour Kant, l'occasion d'une véritable « libération épistémologique ». Un Herder admirateur de Baumgarten, et de sa « gnoséologie », mais aussi de Shaftesbury et de Montaigne, qu'il crédite d'avoir établi une « carte de l'âme humaine ». On sait que, dans son journal de voyage, Herder inclura au cœur du programme de l'anthropologie la géographie et l'ethnographie, suivant

le projet pédagogique de Kant lui-même, reprenant, dirait Zammito, le meilleur de la pensée française et britannique pour y ajouter l'esprit allemand de synthèse, tâtonnant du côté de Leibniz (et de son « influx physique »), puis reprenant la lecture de Spinoza à partir de la grille du matérialisme vitaliste de Diderot et de Condillac. De fait, Herder a tenté d'articuler les idées les plus ambitieuses de sa génération, en échappant à la philosophie transcendantale, pour constamment associer les dimensions physique et spirituelle de l'homme (p. 324). Plus encore, il est parvenu à mettre en syntonie une psychologie empirique au niveau individuel et son projet d'une histoire des espèces. Enfin le Herder herméneute saisit bien comment il est possible d'appréhender le procès d'historicisation de l'humanité avant de l'aborder par le biais de l'interprétation. L'anthropologie se décline alors en une ethnographie et une ethnologie déjà fortement documentée, par rapport à laquelle la deuxième anthropologie de Kant ne pouvait que décevoir... Le jugement de Zammito est clair : la pensée de Kant a complètement étouffé, dans la période de la *Spätaufklärung*, les figures de Feder, Meiners et Herder, ce dernier s'appuyant sur le Kant précritique pour se séparer du nouveau système kantien. Se trouve posée de fait la question de la validité de l'autorité transcendantale et de l'impératif catégorique... dont à juste titre Zammito dénonce l'incapacité à s'inscrire dans une vraie anthropologie.

Comment sortir de cette aporie ? Zammito tente une nouvelle explication de la conception de Kant sur son cours d'anthropologie au moment du tournant critique, à une époque où la métaphysique, comme spéculation sur les fins ultimes, se voyait délaissée en Allemagne au profit d'une « philosophie du monde », du concret. L'historien explique fort bien comment Kant n'avait pas délaissé la philosophie populaire pour la métaphysique, mais pourquoi, ayant voulu en faire le diamant noir de son système, il s'est trouvé reléguer son anthropologie à l'arrière-plan, champ dans lequel allaient briller ses rivaux, au premier rang desquels Platner, même si Kant, au-delà, continuera à entretenir son image de maître de la *Weltkenntnis*. Il se sera toujours opposé aux médecins philosophes, arc-bouté sur son solide credo : l'anthropologie devait être pragmatique pour un usage extensif dans la société, et comme répudiation de l'orientation somatique et physiologique. Finalement, c'est du côté des idées de Buffon et de l'anthropologie physique que le discours de Kant s'imposera en Allemagne, sur la question de l'épigenèse des races humaines, et d'une métathéorie de l'histoire naturelle sur fond de téléologie dans les sciences de la vie, alors que son anthropologie pragmatique l'éloignera de la poussée empiriciste imprégnant la nouvelle science de l'homme en marche.

À vrai dire, la tentative de Zammito éclaire davantage le parcours des auteurs qui ont fondé théoriquement la discipline qu'elle ne valide l'œuvre de Herder, même si elle y réussit en partie. Surtout, cette approche relève plus d'une histoire de l'épistémologie des sciences, en dépit d'une pétition de principe affichée en frontispice de l'ouvrage. En particulier, on regrettera qu'il n'ait pas suivi précisément l'itinéraire de l'anthropologie culturelle germanique (à commencer par celle des Roth, Portmann) pour comprendre le parcours académique de la discipline

outré-Rhin. Malgré tout, l'ouvrage de Zammito représente un travail de recherche considérable, dont témoigne un appareil critique extrêmement fourni (les notes et la bibliographie frisent les 200 pages!). S'il est clair qu'une telle lecture fait pencher la balance du côté d'une meilleure compréhension du système kantien (à laquelle s'ajoute la discussion de quelques détails de sa vie intime), la philosophie de Herder ressort tout autant grandie de cet examen. Zammito a rempli son contrat, à savoir replacer les frères ennemis à leur juste place dans l'histoire de la discipline, en argumentant de manière convaincante cette thèse, en apparence paradoxale, que le bon choix aura été celui de Herder... en restant lui-même kantien de la première période, par un historicisme herméneutique non assumé par Kant, mais aussi en réajustant notre appréciation de sa pensée de jeunesse, lorsqu'il était le concepteur déjà encensé de la « philosophie populaire ». C'est incontestablement un livre qui tiendra une place de premier rang dans la reconsidération des premiers paradigmes de notre discipline.

Pour le lecteur soucieux de décrypter les enjeux de cet affrontement, la découverte de l'ouvrage de Zammito s'impose absolument, avant d'aborder celui de Nowitzki (*L'Homme bien tempéré : les anthropologies de l'Aufklärung en conflit*), somme redoutable par la densité des données accumulées et par la complexité des discussions techniques. Mais rendons justice à Hans-Peter Nowitzki : son ouvrage va s'imposer comme la référence absolue sur ce que l'on qualifierait aujourd'hui d'anthropologie du psychosomatique et qui, à l'aube de la Révolution française, se présente comme la science par excellence de l'humain. Cette métaphore de l'« homme bien tempéré », Nowitzki l'explore en fouillant l'épais contentieux des « anthropologies de l'*Aufklärung* ». Bien évidemment, le titre du livre peut prêter à confusion, que l'auteur dissipe en cours de démonstration, car le terme anthropologie ne renvoie aucunement à l'ethnologie des peuples lointains, et encore moins à une *Volkskunde* dans sa version herdérienne ou dans celle des frères Grimm... L'ouvrage est une version enrichie d'une dissertation soutenue à Iéna sur l'œuvre de Johann Karl Wezel, représentant de l'« *Aufklärung* tardive » (1770-1790), en particulier sa « Recherche sur la connaissance de l'homme ». De fait, cette enquête permet de faire le lien entre deux domaines abusivement séparés, la théorie du somatique et une science des affects. L'auteur effectue une longue descente en apnée chez des auteurs que l'on ne voit guère commentés dans les histoires de la discipline, même les plus exhaustives. Notes et bibliographie sont construites à partir des meilleures sources d'archives, certaines en latin. Tout naturellement, on y retrouve des figures évoquées par Zammito, à travers l'explicitation de leurs modèles respectifs.

Hans-Peter Nowitzki ouvre quatre gros dossiers. Le premier est consacré à Krüger et à la « fixation nomologique des événements sensibles », par une lecture raisonnée de sa « Théorie de la Nature ». C'est la question du modèle mécanique du fonctionnement humain qui en est le centre, afin de comprendre le *Commercium mentis et corporis*, et de la pensée *sub specie machinae*, cela sur une base strictement expérimentale mettant en évidence une sorte de loi de la sensibilité

(*Empfindungsgesetz*). On doit à Krüger des considérations très neuves sur l'incorporation des sciences dans l'art musical. « Je suis un philosophe à travers les sons », proclamait-il. La musique inclurait de fait toutes les règles de l'entendement, de la logique jusqu'aux sciences médicales : « soit un concert est un monde ou bien un monde est un concert ». Le second dossier est consacré à Unzer et au fondement neurophysiologique du concept de sensation, auteur qui reformulera la loi de la sensibilité de Krüger sur une base vitaliste. La troisième section concerne les paradigmes dominants dans l'anthropologie de l'*Aufklärung* tardive, qui attribue un rôle déterminant à Platner et à son projet d'une anthropologie mécaniste, en déclinant les liens de plus en plus affirmés entre médecine et philosophie. À tel point que Platner recommandera aux médecins d'avoir une solide formation philosophique. Un bon philosophe serait par voie de conséquence un bon médecin et un bon anthropologue.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux conceptions d'une anthropologie expérimentale chez Wezel, sa *Recherche sur la connaissance de l'homme* apparaissant comme un modèle de « syncrétisme », pourrait-on dire, dans lequel se conjugue une grande diversité de traditions médicales et philosophiques, du néoplatonisme à la mécanique cartésienne, en passant par un psychologisme vitaliste, jusqu'à l'ébouriffante théorie de l'« homme-machine » élaborée par La Mettrie. On conçoit la fascination de Nowitzki pour Wezel, auteur qui a tenté de dégager non seulement de nouvelles méthodes, mais aussi d'éclairer des questions de terminologie, notamment dans le cadre de cette anthropologie sensualiste dont les tenants occupaient des positions conflictuelles. Comment décrire le champ de la douleur, de la souffrance ou de la volupté ? Avec quels outils traduire les sensations, tout ce qui relève du neurophysiologique dans la sphère linguistique et psychique ? Restera encore et toujours une sorte de hiatus entre l'extérieur et l'intérieur, entre le psychologique et le physiologique. C'est bien pourquoi, acquiesce Nowitzki, les lacunes linguistiques doivent être surmontées, au-delà des abstractions anthropomorphisantes. Les événements sensoriels viennent prendre place dans des structures qui s'inscrivent dans des comportements liés à des lois d'ensemble. Avec Wezel c'est bien ce « théâtre du cerveau » qui rend compte d'un modèle causal mécaniciste dans lequel interagissent corps et esprit, sensations et représentations.

Assurément, la lecture de Nowitzki attise l'excitation des grandes découvertes. Mais il reste à écrire une histoire générale de l'anthropologie dans laquelle seraient dessinées, sous forme d'arbre de Porphyre, les différentes branches des sciences de l'homme émergeant de ce XVIII^e siècle finissant, qui cherchent, avec plus ou moins de succès, à s'entrecroiser de nouveau aujourd'hui. On regrettera que l'auteur ne mette pas en rapport – certes, ce n'était pas sa préoccupation – les étonnantes avancées de ces penseurs et de ce qui est actuellement au cœur des modèles des cognitivistes et des psycholinguistes, dont l'« archéologie » doit être reconstruite avec des historiens des idées aussi érudits que Nowitzki. Il est symptomatique que l'auteur, attaché au départ à la lecture de l'œuvre scientifique et littéraire du seul Wezel, en arrive au constat qu'il était indispensable de le situer

en synchronie dans l'espace de recherche de ses contemporains, et en diachronie à travers les conceptions médicales et philosophiques de la première *Aufklärung* puis de son acmé. Mais là encore nous recroisons l'itinéraire de Kant, dans sa tentative de cerner les frontières de l'entendement, pour assigner une place à la croyance, et pour, de la « sensibilité animale », dégager la raison. À vrai dire, c'est dans l'*Aufklärung* tardive, et chez les postkantien, que la perspective holiste de la discipline sera maintenue : anthropologie pragmatique, physiologique (médicale et psychosomatique) et comparative, cette dernière prenant en compte l'intériorité et l'extériorité de l'être humain, en s'appuyant sur les deux précédentes. C'est au remuant kantien Fries qu'il appartiendra de les réunir dans une théorie physiologique du corps humain et une anthropologie de l'esprit, dans sa *Critique nouvelle ou anthropologique de la raison* (pp. 175-176).



Nous voici donc rendus au point nodal où les ouvrages de Hans-Peter Nowitzki et de John Zammito affichent leur nécessaire complémentarité. Ces « premières anthropologies de l'*Aufklärung* » – qui de fait prennent véritablement leur essor disciplinaire dans sa phase « tardive » – assimilent des présupposés qui sont ceux du jeune Kant, imprégnant la pensée de Herder. Curieux paradoxe de l'histoire. Le premier retour du Kant *anthropologue* était à porter au crédit de l'école de Marburg, avec l'abandon du credo dualiste et l'accentuation du rôle de la « fonction symbolique » dans la culture, comme chez Cassirer. Or, c'est bien d'un second retour qu'il s'agit aujourd'hui, dû à ce nouveau décryptage des grilles de lecture qui ont été celles de ses contemporains. Reste à savoir comment les historiens, les épistémologues et les ethnologues de notre temps pourront ensemble nous aider à y voir plus clair dans cette aventure éclatée d'un des moments clés de la pensée européenne, afin de mieux contextualiser les enjeux que soulève l'exploration des nouvelles frontières de la recherche. Ce sont d'énormes chantiers qui s'ouvrent sur ces territoires où se dessinent, à partir des investigations de pointe sur les expressions culturelles du psychisme, des processus sensoriels et cognitifs, les objets à construire d'une science de l'« homme bien tempéré ».

MOTS CLÉS/KEYWORDS : histoire de l'anthropologie/*history of anthropology* – *Aufklärung* – philosophie allemande/*german philosophy* – épistémologie/*epistemology* – Immanuel Kant – Johann Gottfried Herder.